2e Année N° 12. 15 Juin 1921

LE

# BULLETIN

DE LA

# VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

# LE BULLETIN
# DE LA VIE ARTISTIQUE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

***Six mois*. Douze francs**

---

**RACHAT DE COLLECTIONS**

LE BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE
ACCEPTE L'ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT DE 24 FRANCS DES COLLECTIONS COMPLÈTES EN BON ÉTAT DES 26 Nos DE LA 1re ANNÉE, OU L'ÉCHANGE CONTRE UN ABONNEMENT NOUVEAU

LE

# BULLETIN

DE LA

# VIE ARTISTIQUE

15 Juin 1921

HISTORY OF ART
REFERENCE
LIBRARY
UNIV. OF TORONTO

PARIS
MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART
25, BOULEVARD DE LA MADELEINE
15 RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n12bulletindelavi02pariuoft

# BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

2e Année. N° 12. 15 Juin 1921

**Rédacteurs :** MM. Félix Fénéon, Pascal Forthuny, Guillaume Janneau, André Marty, Tabarant.


SOMMAIRE


La crise des ateliers d'Artistes.
Butins de guerre.
Les Ventes des séquestres.
Zuloaga chez Goya.
...et Goya au musée de Castres.
Les disparus.
Au Musée du Louvre.
Madame Lucie Cousturier et les dessins de ses "Inconnus".
Le Courrier de la Presse.
La Curiosité.
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.


## *La crise des ateliers d'artistes*

Il y a quelque chose de nouveau chez la gent qui peint et qui sculpte : elle prend conscience des réalités pratiques. Renonçant à l'altière indifférence qu'elle affectait à l'endroit des règles ordinaires de la vie sociale, elle consent à se distraire du rêve éternel où il est convenu qu'elle se perde. Chassés de leurs ateliers professionnels par des intrus mieux argentés qu'eux, les artistes, à la fin, se sont émus. Ceux que menace, à l'expiration des délais moratoires, l'expulsion ou le chantage légal du propriétaire, s'associent aux confrères en infortune qui protestent.

La crise est en effet cruelle. L'engorgement de Paris a contraint de nouveaux arrivants à s'installer partout où se trouvait un local vacant ou qu'on pût rendre vacant. Une enquête sommaire, conduite par la Société des Artistes indépendants, confirme la réelle gravité de cette substitution générale de la belette au lapin dans son traditionnel abri.

Des vingt-cinq ateliers de la rue des Sablons, huit seulement sont occupés par des artistes. Toute la cité de la rue Lauriston est louée « bourgeoisement ». Rue Bayen, c'est un épicier qui remplace le peintre; ailleurs, c'est un garde-meubles; rue Cauchois, c'est un avocat étranger; rue de La Quintinie, c'est un tailleur; boulevard Raspail, c'est un dentiste; souvent c'est une garçonnière; boulevard Arago, deux ateliers désaffectés servent à l'élevage du poisson.

Ajoutons quelques précisions : un cinéma — l'on s'y attendait — occupe l'ancien atelier de Puvis de Chavannes, place Pigalle. Celui

de Delacroix, rue de Furstenberg, sert de foyer à la Société de Saint-Vincent de Paul. Quant à l'atelier où Degas modela les chefs-d'œuvre qu'a sauvés, en les transposant dans le bronze, M. A.-A. Hébrard, il fut simplement démoli.

*

Sans doute, les nouveaux habitants usent d'un droit formel en contractant location. L'on ne saurait même réclamer sans abus une mesure législative qui interdît la désaffectation des locaux professionnels. A quel signe irrécusable reconnaîtrait-on l'artiste? Quel candidat locataire, en cette période aiguë, hésiterait à installer, dans l'atelier, devenu garçonnière ou cabinet dentaire, quelque toile esquissée, quelque « ébauche lente à venir... » ? Exigerait-on la production d'une carte d'adhérent à quelque société? Mais n'importe qui peut obtenir l'accès du Salon des Indépendants, qui n'a point de jury : et l'affluence soudaine des débutants ne serait pas de nature à conjurer les difficultés que s'ingénie à résoudre le comité Paul Signac.

Cependant, la crise est déclarée; les ayants droit légitimes, lésés, feront-ils mieux que de se plaindre? Pour la première fois, en effet, ils agissent. Vigoureusement poussés par l'assaillant, ils s'organisent pour la défense commune : et chez ces rêveurs s'éveillent de fort habiles administrateurs, voire de judicieux hommes d'affaires.

Un peintre, à l'activité, au dévouement, à l'esprit d'organisation de qui ses confrères ne rendront jamais assez justice, M. Igounet de Villers, secrétaire général de la Société des Indépendants, a su réaliser ce miracle : associer des artistes pour une action commune. Le projet qu'il a dressé, approuvé par le conseil du syndicat professionnel des Arts graphiques et plastiques, fut soumis aux pouvoirs publics. Il apportait une idée neuve, un budget étudié; il séduisit le Conseil municipal de Paris, où le défendit l'honorable conseiller du IV^e^ arrondissement, M. Lemarchand.

*

Quel en est le programme? La collectivité des artistes se constituerait en société immobilière d'habitations à bon marché, conformément aux prescriptions de la loi du 30 novembre 1894, modifiée par celles de 1906, 1908, 1912 et 1919. Elle ferait construire des cités d'artistes sur les ruines des fortifications démantelées. Ce ne seraient pas des artistes isolés qui bâtiraient les ateliers : c'est une société d'autant

plus puissante qu'elle sera plus nombreuse qui exploitera, selon un régime analogue au régime coopératif, une propriété collective.

De précieuses collaborations lui sont déjà promises. Un architecte que son expérience étendue désignait autant que sa belle vaillance pour la conseiller, M. Frantz Jourdain, président du Salon d'Automne, lui donne son concours. Des contributions financières lui sont assurées. D'éminents techniciens travaillent déjà. A la voix de ce diable d'homme qu'est M. Igounet de Villers, l'indolence traditionnelle des artistes se change en activité. « Aide-toi, le ciel t'aidera, » leur a dit l'animateur. Tous en ont convenu : le merveilleux est qu'ils aient agi.

*

Le philosophe et le chroniqueur, qui est un philosophe quotidien, tireront d'importantes conclusions du prodige accompli. C'est une époque nouvelle qui s'ouvre : le romantisme dédaigneux des réalités incommodes expire; l'artiste, déjà, répudiait le cheveu hagard et le vaste chapeau. S'il renonce en même temps à l'état d'esprit qui s'y conformait, il va devenir un homme ordinaire. Il ne s'imposera plus à l'attention que par son talent, comme l'ingénieur, comme le penseur. Il quitte — enfin! — le monde

*...où l'action n'est pas la sœur du rêve.*

GUILLAUME JANNEAU.

## *Butins de guerre*

L'Autriche aura, sous peu de semaines, totalement rendu à l'Italie, toutes les œuvres d'art que le traité de Saint-Germain l'obligeait à rétrocéder au vainqueur. Beaucoup de tableaux sont revenus à Venise. Mantoue a revu les magnifiques tapisseries qui décoraient les appartements privés de feu François-Joseph, après avoir été la séculaire parure du palais des Gonzague. Les joyaux du grand-duc de Toscane sont revenus, ainsi que la collection des médailles d'or et d'argent des Médicis. Florence a récupéré ses bronzes, les archives milanaises leurs autographes, celles de Naples leurs 98 manuscrits précieux. Rome, seule, n'a rien *touché*. Il est vrai qu'en 1866, on ne lui avait rien dérobé, mais les Romains estiment que, pour marquer la victoire, il faut qu'ils aient quelque chose : aussi réclament-ils la fameuse « pierre taillée » d'Aspasios, peut-être la plus importante de toutes les gemmes grecques, qui est actuellement à Vienne.

## *Les ventes de séquestres*

NOTRE ENQUÊTE

*La vente Uhde et la première vente Kahnweiller ont eu lieu. Mais la question de principe soulevée par nous continue d'animer notre enquête. Aujourd'hui, c'est un homme qu'entourent l'estime et l'affection des artistes, c'est le romancier de* l'Atelier Chantorel, *l'acerbe critique des* Propos d'un Isolé, *c'est M. Frantz Jourdain, président du Salon d'Automne, qui répond à l'interrogation que nous lui avons adressée. Et sa réponse, qui s'oppose d'ailleurs aux arguments que nous avons développés ici, est franche, nette, sans réticence :*

...Je me trouve, — nous écrit-il, — dans l'alternative ou de me faire lapider par les artistes dont toute ma vie j'ai défendu les intérêts avec âpreté, ou de renier mes convictions et de mentir à mon passé.

Excusez-moi si je choisis le martyre — tout simplement — et si je me risque à vous dévoiler les noirceurs de mon cœur.

J'ai trouvé, je trouve et je trouverai toujours que les artistes ont le plus grand tort de vouloir se placer sur un terrain spécial et ne pas exiger d'être traités comme tout le monde. Cette tendance à implorer le soutien de l'Etat, à solliciter les encouragements d'un Mécène et à réclamer des lois d'exception me semble déplorable. Je déplore les conséquences, désastreuses pour les intérêts matériels d'artistes de talent, des ventes provenant des séquestres, mais il me semble difficile que, juridiquement, ces messieurs puissent éviter le sort commun. Si nous entrons dans une pareille voie, que fera-t-on pour les littérateurs dont les volumes se vendent au poids du papier quand leur éditeur fait faillite? Dans une démocratie, pourtant boiteuse comme la nôtre, le favoritisme blesse et froisse, même quand il est exercé en faveur d'une classe exceptionnellement intéressante. C'est avec de pareilles idées qu'on regrette le temps — si douloureusement humiliant, hélas! — où Vélasquez comptait parmi la domesticité royale et où Molière se trouvait prodigieusement honoré de s'asseoir à la table de Louis XIV.

Les artistes jouent un rôle trop noble, trop grand, trop supérieur dans la civilisation pour ne défendre qu'une chose : leur idéal et leur liberté.

Il est bien entendu que je parle en mon nom personnel, rien qu'en mon nom personnel, et que mon opinion n'engage nullement les groupes dont je fais partie.

*

*La thèse de M. Frantz Jourdain est excellente en soi, certes. Combien il a raison de s'élever contre le mécénat, que le Mécène soit l'Etat ou le particulier! Combien nous l'approuvons de placer l'artiste sur le plan commun des producteurs! Mais, en l'espèce, il s'agit d'un préjudice exceptionnel causé à des artistes par une loi de guerre. Nous ne demandons pas qu'on assure à l'art une protection spéciale et continue, mais il ne nous semble pas excessif d'attirer l'attention des pouvoirs publics sur un fait concret, celui des ventes d'œuvres d'art placées sous séquestre. Au surplus, le président du Salon d'Automne ne déplore-t-il pas avec nous « les conséquences désastreuses de ces ventes » ? Et s'il est avéré qu'elles sont désastreuses, n'avons-nous pas raison de dire qu'il en faudrait réformer l'esprit?*

*C'est, au reste, la conclusion même d'un article que nous lisons dans une spirituelle publication parisienne,* Aux Ecoutes :

N'eût-il pas été plus expédient d'opérer à l'amiable pour ces ventes spéciales, après entente avec les artistes intéressés? Le caractère personnel de l'œuvre d'art est indéniable, et l'on ne saurait assimiler une peinture, une aquarelle, un dessin, dont la valeur est intimement liée à la personnalité de l'artiste, aux objets purement commerciaux que les liquidateurs-séquestres mettent en vente chaque jour.

La loi qui régit ces liquidations est trop rigidement unilatérale. Elle est, par là, cruellement stupide. Qu'attend-on pour l'améliorer?

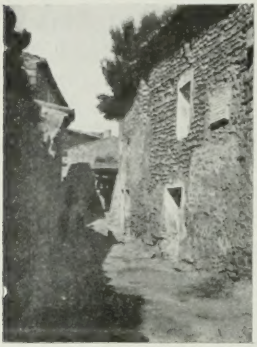
*Le raisonnement d'*Aux Ecoutes *est d'une saisissante logique. Vraiment, ne sommes-nous pas en droit de dire, dès à présent, que notre controverse n'aura pas été stérile, n'eût-elle d'autre résultat que cette passionnante confrontation d'arguments?*

T.

## *Le maçon de Westminster Abbey*

On s'est aperçu que Westminster réclamait d'urgentes réparations. D'innombrables souscripteurs apportent leur contribution de toutes parts. Assurément les 250.000 livres nécessaires à la réfection de l'édifice seront ainsi obtenues. Les travaux ont commencé l'autre matin. Un premier maçon a changé une pierre gelée pour une pierre neuve dans le soubassement de la chapelle du roi Henri VII.

## *Zuloaga chez Goya*



La maison.

Fuente de Todos. Un petit village aragonais, perdu dans l'aride et rocailleuse montagne. C'est là qu'en mars 1746 naquit Francisco José de Goya y Lucientes qui, quatre-vingt-deux ans plus tard, devait mourir à Bordeaux, proscrit volontaire, loin de sa patrie, loin de cette cour de Ferdinand VII dont les idées fossilifères s'opposaient si violemment aux siennes, et qui ne lui avait pas ménagé les avertissements ni les menaces. Fuente de Todos. Depuis peu de temps une assez bonne route y conduit, partant de Saragosse, et en trois heures une automobile y porte les touristes, rares encore, mais qui, tous, en reviennent avec des impressions très neuves, fortes et graves, tant le pays qu'ils traversèrent est de haut caractère, d'âpreté farouche, cependant qu'en son décor de drame les gens passent muettement, pauvres, impénétrables et fiers.

Elle n'existait pas, cette route, et l'on devait cheminer à dos de mulet par un lacis d'étroits sentiers, quand le peintre Ignacio Zuloaga s'avisa d'aller à Fuente de Todos pour y rechercher la maison natale du maître des deux *Maja*, des cartons de Santa-Barbara, de la *Tauromachie*, des *Caprices*, des *Proverbes*. En restait-il quelques vestiges, seulement? Jamais personne, à Saragosse, ne s'était avisé d'y aller voir. Mais Zuloaga se promettait d'être plus curieux, et son admiration pour Goya le pressait d'entreprendre ce pieux pélerinage. Déjà, n'était-ce pas lui qui, à Bordeaux, de son propre chef et sans en rien dire à personne, avait scellé une plaque commémorative sur la maison où était mort Goya?

— Ah! Ce village, comme il est bien représentatif de l'homme extraordinaire qu'il vit naître! s'exclame-t-il en nous contant son arrivée à Fuente de Todos et les incidents de sa première exploration. Le monstre que fut Goya devait sortir d'un tel pays, si différent de tous ceux qu'il m'a été donné de voir en Espagne et ailleurs. L'illustre nom n'y était pas inconnu. On m'indiqua la maison des Lucientes...

— Sa famille?

— Les descendants directs de Goya y Lucientes, oui, et qui, depuis l'avant-dernier siècle, s'étaient succédé sans interruption dans la maison familiale où Francisco Goya était né. Tous bergers, de père en fils, et vivant de leur maigre troupeau. Quelle émotion pour moi! Je me trouvais devant une misérable bâtisse en terre glaise battue — on appelle cela du pisé, en France — la plus modeste maison du village. C'était là! Une très vieille femme, âgée de plus de quatre-vingt-treize ans, m'y accueillit. Une Lucientes, quelque arrière-nièce. Elle avait une vague idée de la célébrité de son lointain grand oncle, car, me dit-elle, « j'ai vu son portrait sur les billets de banque. » Je connus alors toute la famille, hommes, femmes, enfants. Ils étaient si pauvres, que cette chétive demeure ne leur appartenait même pas. Ils l'avaient en location. Je courus chez le propriétaire.

Le Monument.

— Et la demeure fut à vous...

— Pas tout de suite, car je voulus associer à son acquisition quelques amis de Saragosse. Et puis, la maison étant à nous, je pensai qu'il serait bon d'y exposer l'œuvre du maître, en reproductions photographiques. C'est chose faite, à présent. Après quoi, je formai le projet de doter ce village d'une chose qui lui faisait complètement défaut : des écoles. Aussitôt furent bâties celles des garçons, qui portent le nom d'Ecoles Goya. Elles sont attenantes à la maison historique. Nous espérons que les écoles des filles s'y ajouteront avant peu. Enfin, toujours avec le concours de mes amis de Saragosse, j'ai, l'an dernier, fait élever un bronze à Goya, sur la petite place de l'église, endroit merveilleux d'où il domine tout le pays. Il est l'œuvre du plus puissant sculpteur qu'ait eu l'Espagne depuis le XVI[e] siècle, et d'ailleurs parfaitement inconnu en France, Julio Antonio. Ce grand artiste est mort avant qu'on inaugurât le monument.

— Et la famille? Les Lucientes, placides bergers, ont-ils vu d'un bon œil ces tumultueuses glorifications, qui n'ont pas été sans déranger quelque peu leurs habitudes?

La chambre natale.

— Ils continuent d'habiter la maison, mais sans payer de loyer, cette fois. En tout six personnes, dont trois enfants. La vieille arrière-nièce est morte. Je ne me suis réservé qu'une pièce, qui est celle où naquit Goya. Je me proposais de coucher là chaque fois que je viendrais à Fuente de Todos, et j'y ai fait placer un lit. Mais le milieu est trop émotionnant, et j'ai renoncé à chercher le sommeil dans cette chambre à la fois si humble et si glorieuse. Je me contente d'y passer de longues heures, évoquant en moi la figure du prodigieux peintre qui vit le jour en cet endroit.

— Prenez garde! L'indiscrète engeance des touristes ne tardera pas à venir troubler cette évocation.

— Croyez-vous qu'ils seront si nombreux? nous réplique interrogativement Zuloaga, qui semble plutôt craindre leur indifférence. Je dois dire, il est vrai, continue-t-il, qu'on n'a rien fait jusqu'à maintenant pour les attirer. Tenez : c'est la première fois que l'on aura parlé, en France, de la maison de Goya. Vous aurez eu la primeur de ces quelques documents, absolument inédits.

Et le fervent disciple du plus passionnant des maîtres fait passer sous nos yeux les photographies que nous reproduisons ici. Voici la maison; voici la chambre natale; voici, bronze dressé sur un piédestal de marbre, le monument élevé sur la place de l'Eglise — cette église où l'on montre la peinture d'une immense porte de reliquaire, œuvre de jeunesse qui permet d'observer à son origine le génie tourmenté de Francisco Goya.

TABARANT.

## ...et Goya au musée de Castres

Pour compléter la documentation du maître Zuloaga, signalons-lui les quatre Goyas du musée de Castres. L'érudit conservateur au cabinet des Estampes, M. Jean Laran, indiqua, voici quelque dix ans, l'identité du quatrième, les trois autres étant connues. On attribuait à Philippe de Champaigne le pénétrant et sobre *portrait d'homme*. Une tradition le prêtait au maître franco-flamand : elle était fondée sur une substitution d'étiquettes.

M. Jean Laran, consulté par le *Bulletin*, lui répond par ce mot :

*Ce qu'il y a de plus inédit sur les* trois *Goya de Castres, c'est qu'ils sont* quatre. *Tout le monde les a vus côte à côte et personne, à ma*

*connaissance, n'a rendu l'enfant prodigue à son père légitime. J'ai moi-même sur la conscience de n'avoir prononcé le nom de Goya à propos du quatrième tableau (alors attribué à Philippe de Champaigne!) qu'avec une timidité ridicule. Cela se passait il y a quinze ans, et j'étais impressionné par l'étiquette que les idoines avaient infligée à ce malheureux portrait.*

## *Un conflit artistique Italo-Américain*

Depuis un bon nombre d'années, le Metropolitan Museum de New-York avait acquis les panneaux d'un plafond du Pinturicchio, provenant du palais du « Magnifique », à Sienne. Jamais le gouvernement italien n'avait protesté et l'affaire semblait oubliée lorsque le Museum, qui n'avait pas encore exposé le plafond, par manque de place, put naguère la révéler au public dans un local nouveau. A cette nouvelle, l'Italie s'émut et délégua mission à son consul à New-York pour demander des explications sur l'exportation subreptice du chef-d'œuvre, malgré la vigilance de l'administration italienne. L'Italie veut son plafond et, pour le revoir, offre même de payer ce qu'il a coûté aux Américains. On profitera de cet incident, qui n'est pas encore réglé, pour établir entre les deux pays, des arrangements légaux plus soigneusement *ajustés* qu'ils ne le sont actuellement.

## *Les disparus*

GEORGES FEYDEAU

Ce dramaturge était fort épris de peinture et, quand il dispersa sa collection (4 avril 1903), on put vérifier l'excellence de son goût. Le catalogue comportait, en effet, les noms de Boudin, Corot, Daumier, Delacroix, Fantin, Forain, van Gogh, Guillaumin, Jongkind, Lebourg, Lépine, Monet, Pissarro, Renoir, Sisley, Vignon, et tous ces peintres y étaient représentés par des œuvres judicieusement choisies. En apparence et peut-être en réalité, il s'intéressait aux tableaux plus qu'à ses vaudevilles. Chaque jour, au temps où la maison Bernheim-Jeune était rue Laffitte, il y venait, à la fin de l'après-midi, causer avec Pierre Decourcelle, Alexandre Rosenberg, Louis Bernard, Lazare Weiller, etc., dans un décor de toiles impressionnistes. Et l'Hôtel Drouot fut toujours un de ses lieux d'élection.

A une vente publique, un Jongkind venait d'être mis sur table et Feydeau « poussait » contre un collectionneur célèbre, Lutz, assis à côté de lui. Importuné de cette concurrence qui faisait monter anormalement le tableau, Lutz émit : « Mais, monsieur Feydeau, vous voyez bien que je veux cette toile, cessez donc vos surenchères! » Cela, sur un ton comminatoire et avec un accent rhénan. Et Feydeau de répondre : « Je m'incline, monsieur Lutz; je ne savais pas que cette condition figurât dans le traité de Francfort. »

Un autre jour, c'était, au rez-de-chaussée de l'Hôtel, une vente quelconque, et Feydeau, appuyé à la roue d'une charrette, suivait par désœuvrement les enchères. Deux armoires étaient là, pareilles exactement, et redoutables par leur taille prodigieuse et par le délire de leur ornementation. Il les contemplait avec douleur, quand, au coup de marteau du commissaire, l'antipathie qu'il ressentait pour ces tabernacles dévia sur le monsieur à qui venait d'être attribué l'un d'eux. Avec cette logique qui est un des éléments de la drôlerie de ses pièces, il raisonna : « Tu achètes 3.000 francs la première armoire, c'est le signe d'un amour dément pour les armoires quand elles sont très horribles. Ta folie ne serait pas complète si tu ne convoitais la seconde. Attends, homme qui me déplais, je vais te la faire payer cher. » Des chiffres crépitèrent répercutés par l'aboyeur, et soudain la seconde armoire fut adjugée 10.000 francs, non pas au premier monsieur, qui cette fois n'avait peut-être pas mis une enchère, mais à Feydeau ébahi.

Que faire? Aller trouver le dit monsieur et tâcher de la lui céder. Feydeau se dirigeait vers son homme; mais déjà celui-ci venait à sa rencontre et lui tenait ce langage atroce : « Monsieur, au prix que vous y mettez, je vois que vous avez pour les objets de ce genre une espèce de passion et que, possesseur de l'un, vous devez, pour des motifs de symétrie, souhaiter l'autre. Cet autre, un hasard choquant me l'a dévolu. Je n'en avais nul désir et, vivant à l'hôtel, je n'en saurais que faire. Je suis heureux de vous le céder et votre prix sera le mien... »

Sur de petits incidents de cette sorte, l'imagination de Feydeau brodait. Il les transposait en situations de théâtre, en fumant son cigare, nonchalamment.

Et pour le cas où il resterait de la place dans ce numéro, voici encore, sur Feydeau, une histoire, mais qui, à la vérité, ne concerne pas l'art. Il habitait au Terminus de Saint-Lazare et, noctambule entêté, n'y rentrait que vers quatre heures. Quotidiennement, à cinq heures, comme il commençait à s'endormir, un camion des postes déchainait sa sirène, quoique à cette heure matinale la rue fût vide de tout autre véhicule. Feydeau se plaignait amèrement de ce conducteur tapageur et, pour conclure : « Mais, un de ces jours, je lui jouerai un tour de ma façon : je ne rentrerai pas. »

F. F.

*

LE COMTE POTOCKI

Les curieux du monde entier gardaient le souvenir charmé du grand collectionneur que la mort, subitement, vient d'emporter. Le comte Potocki savait unir une connaissance étendue des œuvres du Passé aux habitudes de l'homme du monde le plus exquis. Ceux qui l'approchaient sentaient qu'il n'y avait pas, dans son urbanité, seulement une délicate notion des convenances, mais surtout l'expression de la qualité de ses sentiments intimes et de son cœur.

Il aimait avec sincérité les nobles tableaux dont il avait paré les murs de son immense hôtel de l'avenue Friedland. Il ne se souciait point d'en tirer des effets décoratifs, par un arrangement agréable. Il avait le goût d'une somptuosité barbare et magnifique. Ses beaux Franz Hals voisinaient avec des Rembrandts féeriques, ses Français avec des Italiens.

Maintes fois, le comte Potocki avait manifesté le projet de dépouiller sa galerie de quelques chefs-d'œuvre en faveur des musées nationaux. Il n'avait pas caché son généreux dessein à M. d'Estournelles de Constant, son ami. Mais la soudaineté de sa mort n'avait-elle pas empêché la réalisation du vœu qu'il avait exprimé? Le grand amateur avait tout prévu. Un premier testament du 25 août 1920 léguait au Louvre trois tableaux. Un peu plus tard, le 12 août 1921, la donation d'une *Nativité* de Jean Jouvenet, longtemps attribuée à Tiepolo, était annulée.

Mais le legs subsiste de deux pièces magnifiques : le *portrait d'un peintre* armé de sa palette, œuvre de Lampi, et — joyau merveilleux, — le célèbre *portrait du frère de Rembrandt* par le maître des *Syndics*. On se rappelle le tableau : le comte Potocki, avant la guerre, l'avait prêté au Louvre qui l'exposa sur chevalet. C'est un des plus beaux et des plus complets Rembrandts.

Le grand amateur limitait à l'art du passé ses curiosités. Aucune œuvre moderne n'attestait, chez lui, la moindre sympathie pour le génie contemporain. Il n'aimait qu'une certaine peinture pour sa perfection, et non pour les tourments intellectuels dont l'art est l'expression.

## *Au Musée du Louvre*

Le legs généreux du *portrait du frère* de Rembrandt du cabinet Potocki va-t-il consoler le Louvre des réserves exprimées par l'opinion publique au sujet du dessein d'acquisition de la *Petite rue* de Vermeer? Le prix élevé du chef-d'œuvre suscite un mouvement d'opposition très marqué. On juge inopportun d'affecter à l'achat d'une œuvre étrangère une somme d'argent considérable, alors que les régions libérées manquent des crédits nécessaires à leur relèvement.

Les musées nationaux seront-ils amenés à renoncer à leur projet? Les donateurs, certes, ont fourni déjà de très sérieuses contributions. L'un d'eux, s'excusant sur le malheur des temps, conclut en envoyant cinquante mille francs; des dons plus élevés ont été recueillis. Mais le total est nettement inférieur aux espérances. Le dépôt du Vermeer entre les mains du Louvre expire le 1er juillet. Sera-ce la date du retour de l'émouvant tableau à la famille Six, et de l'abandon d'un joyau qu'en d'autres temps on eût félicité chaleureusement le Louvre d'avoir tenté d'acquérir?

## *Madame Lucie Cousturier et les dessins de ses "Inconnus"*

Delacroix — Cheval effrayé par l'orage

Des lettres, dans leurs enveloppes marquées du cachet « Trésor et Postes », des lettres d'une écriture malhabile, mais appliquée, qui rappelle celle de petits enfants de la primaire. Tout un dossier de lettres dont les signataires ont des noms étranges : Damba Dia, Amat-Paté, Fôdè Bamba. Nous sommes chez l'auteur de ce beau livre : *Des inconnus chez moi*, et ces lettres furent écrites par ces « inconnus » mêmes, Sénégalais, Guinéens, Dahoméens, ou plus précisément Ouolofs, Toucouleurs, Malinqués, Bambaras, Batékès, tous tirailleurs noirs, ou peuplant les pages de Mme Lucie Cousturier, peintre de grand talent, écrivain coloré, atteignant à l'émotion par les moyens les plus sobres, et par surcroît ayant le don d'animer les personnages qu'elle met en scène, qu'elle décrit en traits brefs, bien en lumière. *Des inconnus chez moi*, pénétrante polygraphie des tirailleurs dits sénégalais, qui, durant la guerre, furent campés devant la haute campagne de Fréjus, coiffée de l'Estérel. Mais quoi? Il n'y a pas là que des lettres. Voici des dessins, d'âpres ou savoureux crayonnages. Qu'est-ce donc? Nous nous souvenons qu'en plusieurs chapitres de son livre, Mme Lucie

Interprétation du cheval de Delacroix par Bakoré Bah

Dessin de Bakoré Bili, d'après Botticelli.

Cousturier nous conte l'histoire d'artistes noirs qui se révélèrent à elle, sans d'ailleurs s'être révélés à eux-mêmes. Seraient-ce là des dessins de ces charmants ingénus dont notre mémoire a gardé quelques noms? Dessins de Baynik Diope, qui, parcourant un livre qu'illustraient des reproductions d'œuvres d'art de tous les temps, de toutes les écoles, est allé droit aux meilleures images, n'hésitant pas à préférer la statuaire égyptienne ou grecque à celle d'un Frémiet? Dessins, aussi, de Mamady Koné, « nostalgique, douloureux et fragile », et de qui Mme Lucie Cousturier dit que « lorsqu'on lui montre des images, il ne choisit pas des œuvres d'art, il choisit, telles des compresses d'eau fraîche, des figures souriantes de femmes et de fleurs pour rasséréner son âme »? Dessins, enfin, de Bakoré Bili, qui, feuilletant un album, arrêta tout de suite son attention sur la photographie d'un Pinturicchio, et sitôt qu'il eut en main un crayon, dessina des objets d'après nature, interpréta des gravures d'œuvres d'art, non pas servilement, mais en transposant les lignes générales, les lumières et les ombres?

— Oui, ce sont les dessins de mes « inconnus », de ceux-là que vous citez, et de quelques autres. En voici, par exemple, d'Amat Paté, qui n'a d'ailleurs fait que trois dessins au total...

Et Mme Lucie Cousturier fleurit d'une anecdote chacun des dessins qu'elle nous montre. Bakoré Bili est un fantaisiste. Il dessine sans presque regarder son modèle, mais toutes ses transpositions ont un saisissant caractère personnel. Quand il copia le blanc cheval effrayé, de Delacroix, qui était sur fond noir, il le fit noir, avec des réserves de blanc pour

Dessin de Moussa (Baynik Diope)

Dessin de Mamady Koné

les yeux et les quatre sabots. Mamady Koné, lui, s'essaie à dessiner en avril 1918. D'abord il adorne ses lettres de petits dessins représentant des trèfles à quatre feuilles, des légumes, puis reproduit l'image de sa musette ou celle de sa lampe. Un peu plus tard, d'après nature, il fait le « portrait » d'une rose, avec une effrayante facilité. Aussitôt, il ne pense plus qu'à dessiner des fleurs. Des fleurs qui font songer à celles d'Odilon Redon. Au reste, Amat Paté n'est pas un « floral » moins passionné, cependant que Baynik Diope, qui signe du nom de Moussa, se plaît à reproduire, avec un remarquable sentiment d'art, la structure frêle des fougères, qui semble l'émouvoir par-dessus tout.

— Et tous vos noirs « inconnus », à des degrés divers, étaient-ils artistes ?

— Non, certainement, déclare Mme Lucie-Cousturier, et je n'ai pu observer des dons de peintre que chez quelques-uns d'entre eux. Tous les nègres ne sont pas artistes, mais peut-être l'étaient-ils tous avant l'arrivée des Européens. Pourtant, je dois avouer que parmi mes tirailleurs noirs bien rares étaient ceux qui comprenaient la beauté de leur art national, de ces fétiches si purement sculpturaux et de proportions si expressives. Ils riaient à la vue des scupltures nègres que je leur montrais, ni plus ni moins qu'en rit notre bon public français. Mais j'espère qu'il me sera possible d'étudier plus complètement les conceptions artistiques du monde noir, Je me propose, en effet, de faire prochainement un voyage en Guinée et au Soudan...

— Un voyage qui, certainement, madame, nous vaudra le régal d'un nouveau livre.

Dessin de Amat Paté

Mme Lucie Cousturier nous dit alors que les tirailleurs noirs qui furent ses dociles élèves n'ont pas oublié leur maîtresse de lecture, d'écriture et de dessin. De leur lointaine patrie, Baynik Diope et Bakoré Bili lui écrivent. Quant à Mamady Koné, il a voulu rester en France. Il est, aujourd'hui, le fidèle domestique du peintre Paul Signac. Mais ce subtil interprète de la fleur dessine-t-il encore?

TABARANT.

## *Le Courrier de la Presse*

### NOTRE LOI PACCA

*Poursuivant une enquête relative à l'application de la loi du 31 août 1920, le Figaro recueille, du Président de la Chambre syndicale de la Curiosité, M. Edouard Jonas, d'intéressantes déclarations. M. Jonas y examine les conditions dans lesquelles s'exerce l'expertise en douane :*

« L'expert ne connaît pas et n'a pas à connaître les noms des destinataires des objets exportés. Le nom du vendeur lui-même n'est pas nécessairement dévoilé; pour qu'il reste ignoré, celui-ci n'a qu'à confier l'expédition à un agent en douane.

« Le mode de fixation des droits, tel qu'il est actuellement pratiqué, serait forcément arbitraire et n'offrirait aucune sécurité au commerce. Pour se convaincre du contraire, il suffit de se rendre compte de ce qu'est au juste l'expertise légale. L'expert-conseil de l'administration n'est consulté qu'à titre purement officieux par le vérificateur des douanes qui reçoit la déclaration d'exportation. Si son estimation indique une valeur différente de celle déclarée par l'exportateur, l'objet est soumis à l'expertise légale, où les intérêts du vendeur sont défendus par un expert de son choix, la douane ayant de son côté confié la défense de ses intérêts à un expert désigné par elle. On a prétendu qu'en cas de désaccord, un troisième expert est désigné par la chambre syndicale. C'est inexact. Ce sont les commissaires-experts du gouvernement, en présence de qui ont lieu les expertises, qui statuent en dernier ressort comme tiers-arbitres.

« Il n'est pas davantage exact que, dans cette procédure, tout se passe de vive voix : bien au contraire, il est toujours dressé un procès verbal en due forme des opérations d'expertises légales. »

*M. Edouard Jonas conclut d'ailleurs au retour à la liberté commerciale et au remplacement des droits actuels par une taxe générale sur le chiffre d'affaires.*

## *La Curiosité*

UNE VENTE A L'ACADÉMIE JULIAN

Ce fut, mercredi 8 juin, une petite vente très pittoresque. La grande salle du premier étage était comble, rappelant assez bien l'aspect de la salle 6 de l'Hôtel Drouot lorsque Me Lair-Dubreuil y dirige de passionnantes enchères. Or, on se trouvait rue du Dragon, à cette Académie Julian qui a vu passer plusieurs générations d'artistes. Et ce qu'on allait y vendre, c'étaient des académies et des esquisses exécutées au cours de ces quarante dernières années par de jeunes lauréats, académies et esquisses honorées de prix et promues à la gloire de l'accrochage. A vrai dire, elles provenaient, toutes, de l'autre atelier, l'Académie de la rue Fromentin, fermée depuis la guerre. M. Julian étant mort en 1908 — c'est aujourd'hui son neveu qui lui succède, M. Dupuis, fort aimable et d'esprit très moderne — avait laissé à des amis, à des peintres corrigeant chez lui, ces études dessinées ou peintes. Néanmoins le produit de la vente servira pour une bonne part à constituer des prix que se partageront les plus brillants élèves de la rue du Dragon.

Que d'académies et que d'esquisses! Elles s'entassaient au fond de la salle derrière la table où opérait Me Georges Albinet, commissaire-priseur, assisté de M. Marboutin, expert. Et le piquant, c'était, souvent, le nom de leurs signataires : Vallotton — un nu d'homme, dessin, daté de mars 1883; Déchenaud, Rochegrosse, Baschet, Devambez, Laparra, Biloul, Billotey, Whidhopff.

Mais le public n'avait rien de celui de l'Hôtel, certes. Un public de jeunes artistes, presque exclusivement. Cette vente à « l'Académie » les amusait beaucoup, et ils enchérissaient en se jouant, se disputaient amicalement telle étude largement brossée, représentant un modèle à face de Silène, hirsute et barbu, telle autre où se guindait l'architecture d'une belle fille trônant sur le tabouret de pose. Un dessin de Déchenaud trouva preneur à 60 francs, mais pour 100 francs on eut deux peintures du même artiste; le dessin de Vallotton fut payé 80 francs. On en donna 150 d'un Rochegrosse tout crevé, cependant qu'un Laparra s'enlevait à 250. Quant aux anonymes, qui étaient le plus grand nombre, ils firent de 10 à 15 francs. La toile en est bonne, et l'on pourra tout au moins repeindre dessus.

Environ 160 pièces ont été adjugées ainsi par Me Albinet, pro-

duisant 4.000 francs au total. Bien petite vente, par conséquent, mais combien plus intéressante que mainte vente tapageuse, et dont le produit se chiffre par millions!

CHIFFRES

La vente Engel Gros a produit (manuscrits et livres anciens compris) 5.411.950 francs. Résultat magnifique, puisque sur les estimations des tableaux et objets d'art la plus-value n'a guère été inférieure à un million et demi.

Ceci dit pour montrer que le marché de la curiosité, si inquiet soit-il, sait parfaitement se ressaisir lorsqu'une belle vente vient le distraire de cette inquiétude. Quelques prix fléchissent-ils : aussitôt les pessimistes vaticinent. Dans certaine vente d'œuvres du XVIII[e] siècle faite le 4 juin à la galerie Georges Petit, le *Sommeil de Diane*, par Boucher, qui avait fait 80.200 francs à la vente Bardac, en 1920, restait à M. Féral pour 50.000, et l'on ne payait plus que 7.200 francs le *Colin-Maillard*, par Schal, adjugé 13.700 à la vente Kann, au mois de décembre dernier. Triomphe des docteurs Tant Pis. Mais triomphèrent-ils quatre jours plus tard lorsque les huit Hubert-Robert du comte de la Bédoyère, allant aux nues, atteignirent le total de 1.323.200 francs, dépassant de plus de cent mille francs les estimations?

LA COLLECTION DEPEAUX

La collection de feu M. Depeaux, le collectionneur rouennais, sera mise en vente le 30 juin, salle 1 de l'Hôtel Drouot. Exposition la veille. Collection fragmentaire, doit-on dire, et dont le fragment principal fut livré aux enchères en cette même salle 1 de l'Hôtel Drouot, il y a tout juste un quart de siècle, le 25 avril 1901. Il comprenait, notamment, seize Sisley, cinq Monet, trois Toulouse-Lautrec, deux Pissarro, un paysage de Renoir, cinq Guillaumin.

La vente du 30 juin offrira néanmoins de fort belles pièces, une *Marine* et un paysage des bords de la Seine, de Monet, un paysage parisien de Pissarro, six Sisley, d'Angleterre et de Moret, seize Lebourg, dix Guillaumin, un Forain. Avec cela une dizaine d'Ottmann, et des tableaux d'artistes rouennais — sauf de Delattre, petit maître inégal, mais parfois très agréable, et qui figura dans la vente de 1901, abondamment.

T.

## *Ici...*

### LA MAISON DE COURBET

M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, se rendra à Ornans, le dimanche 26 juin, pour inaugurer la plaque commémorative apposée sur la maison natale de Courbet.

On se souvient peut-être que c'est dans le *Bulletin* du 15 septembre 1920 qu'il fut parlé de cet hommage au maître. La note (un appel plutôt) était signée de notre confrère M. Charles Léger, historiographe du peintre d'Ornans, auteur de l'original *Courbet selon les caricatures* et d'une curieuse étude qui va paraître, sur les relations de Courbet avec Victor Hugo, d'après des documents inédits.

Les souscripteurs de la plaque Courbet furent nombreux. M. Théodore Duret, qui fut l'ami du maître, voisinait avec MM. Gustave Geffroy, Henry Lapauze, Claude Monet, qui fut aussi des amis de Courbet, Henri-Matisse, Bernheim-Jeune, Paul Rosenberg, Croal Thomson (de Londres) et la ville de Paris qui, non seulement vota une subvention, mais chargea l'un des membres de sa quatrième commission de la représenter à la cérémonie.

L'exécution de la plaque, dessinée par M. Auguste Drouot, a été confiée au céramiste Georges Claudet. Elle affecte un grand caractère de simplicité. En voici l'inscription :

GUSTAVE COURBET
Le Maître d'Ornans
est né
dans cette maison
le 10 juin 1819.

### LE MONUMENT DE LA VICTOIRE AU HAVRE

Le malentendu s'est dissipé. La municipalité du Havre est revenue spontanément sur la décision qu'elle avait prise d'appliquer strictement, dans le choix du monument à la Victoire destiné à la ville, un règlement de concours suffisamment souple. Et le statuaire, M. Poisson, commence l'exécution du monument définitif.

### A LA SOCIÉTÉ NATIONALE

La Société nationale des Beaux-Arts a procédé à l'élection des

nouveaux sociétaires et associés sous la présidence de M. Bartholomé, son président.

Ont été nommés sociétaires :

*Peinture.* — MM. Jacques Brissaud, Chadel, Charmaison, Communal, Mlle Delasalle, MM. Garraud, Laprade, Jacques Mathey, Osbert, Vail, Vaillant.

*Sculpture.* — MM. Chauvet, Contesse, Doré, Jouant, Navarre.

*Gravure.* — MM. Bonfils, Brandel, Frélaut, Gusman, Hallo, Mme Hopkins, M. Kayser.

*Architecture.* — M. Cochepain.

*Arts décoratifs.* — MM. Collinet, Gandais, Jensen, Mlle Lalique.

LES EXPOSITIONS

On visitera cette quinzaine : Au Grand-Palais, les Salons de la *Société nationale* et des *Artistes français.* — Au Pavillon de Marsan, jusqu'au 10 juillet, l'exposition de *Fragonard.* — Au Jardin d'Acclimatation, l'exposition de la *Maternité et de l'Enfance.* — Chez Georges Petit, du 18 au 2 juillet, l'exposition *Eugène Vail;* jusqu'au 30, celle d'*André Nivard.* — Chez Druet, jusqu'au 24, les sculptures de *Marthe Spitzer.* — Chez Rosenberg, les toiles et dessins d'*André Lhote.* — Chez A.-A. Hébrard, 8, rue Royale, les sculptures de *Degas.* — Chez Bernheim-Jeune, jusqu'au 30, les aquarelles et dessins de *Pierre Laprade,* pour illustrer *Sous le clair regard d'Athéné,* d'André Lamandé, et les *Fêtes galantes,* de Verlaine.

## ...et ailleurs

TRÉSORS D'ART FRANÇAIS DISPUTÉS ENTRE DUBLIN ET LONDRES

Sir Hugh Lane, possesseur d'une riche collection où figurent des Corot, des Ingres et des œuvres de Monet, Degas, Courbet, E. Boudin, Renoir, C. Pissarro, Puvis de Chavannes, Daubigny, Diaz, avait légué ses tableaux par testament au musée de Dublin, puis, par un codicille aujourd'hui contesté, à la National Gallery de Londres. Le destin de ces pièces rares doit faire l'objet d'un débat au Parlement britannique.

UNE REVANCHE DU « BAROQUE »

Un phénomène assez curieux se produit dans la littérature artistique italienne : on y célèbre depuis quelque temps et à qui mieux

mieux, l'art barocco. Parmi d'autres ouvrages, signalons seulement : *Documenti sul Barocco in Roma*, de J. A. F. Orbaan (édité par les soins de la Società romana di Storia Patria) ; *Il Caravaggio*, de Lionello Venturi ; le *Cavallino*, de A. de Rinaldes ; le *Feti*, de R. Oldemburg ; le *Borromino*, d'Antonio Munoz. C'est là une nouvelle orientation dans l'histoire de l'art chez nos voisins, et l'ombre de Ruskin doit frémir d'indignation. Le temps n'est plus où le touriste esthète s'arrêtait à Florence et n'allait plus à Rome pour ne pas rencontrer Lorenzo Bernini. En Italie, ce changement de goût a eu des précédents. Au temps de Stendhal, on ne jurait que par les peintres de Bologne. Taine, un peu plus tard, n'eut d'amour que pour Michel-Ange, Raphaël et l'école romaine. Un temps vint où l'on maudit tout ce qui n'était pas « quattrocentesco » et où l'on demanda la démolition des églises baroques. On vit aussi le clan exclusif des amoureux de Ghirlandajo et de Botticelli, les exclusifs de Giotto, et d'autres. Tout passe, tout lasse, et il en faut pour tous les goûts.

LE « LOHAN » DU METROPOLITAN MUSEUM OF ART, DE NEW-YORK

C'est un remarquable spécimen de l'art chinois appartenant à la période 618-906 de notre ère. Il représente un des Lohans, disciples de Boudha, parvenu au huitième degré de son évolution et tel qu'il peut entrer désormais dans la « voie parfaite ». Cette pièce de premier ordre a été trouvée dans les grottes de Yi-chou, au sud-ouest de Pékin. Le Lohan porte une robe gris foncé, sur laquelle est jeté un manteau orange et jaune.

QUELQUES VOLS

Des voleurs doués d'un certain goût se sont nuitamment introduits dans le musée municipal de Weimar et ont volé un Rembrandt, un Gerard ter Borsch, un Netscher et un Tischbein. C'était montrer un discernement inégal. Quoi qu'il en soit, le vol atteint plusieurs millions de marks-or.

PASCAL FORTHUNY.

## *Paroles*

LE PETIT TROU PAS CHER

Pour une exposition française faite aux Etats-Unis sous le patronage de l'Etat, une grande toile de Pierre Bonnard avait été choisie. Elle revint récemment des rivages lointains, mais crevée par deux fois. Avec une courtoisie parfaite, le distingué chef du service de propagande des Beaux-Arts, M. Robert Brussel, vint présenter au peintre les regrets qu'éprouvait le gouvernement de l'accident survenu au cours de manutentions effectuées hors de son contrôle.

Mais le commissariat de l'exposition sollicita d'un expert, ancien commissaire-priseur, l'évaluation du dommage : pour chacun des deux trous, cinquante francs furent alloués. L'excellent officier ministériel avait évidemment confondu la reprise d'une toile avec un stoppage.

Et Pierre Bonnard, mélancolique, de murmurer :

— Ce n'est pas un commissaire-priseur : c'est un commissaire-repriseur.

**Sauvant de la ruine, les précieuses cires qu'avait modelées Degas, le fondeur d'art M. A.-A. Hébrard les a transposées en des bronzes admirables, exposés dans sa galerie de la rue Royale.**

*Le Gérant :* DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dr, 37, rue Gandon, Paris.

HISTORY OF ART
REFERENCE
LIBRARY
UNIV. OF TORONTO